

Les braises de la Révélation : *révision de février 2021*

Le paralytique à Capharnaüm

Dans la traduction de cette perle, nous avons remplacé le terme de « dettes » aux versets 5, 7, 9 et 10, par celui de « fautes ».

Le paragraphe « *Une confrontation de Jésus avec ceux qui se font ses juges* » p. 192 est modifié en lien avec cette mise au point et est remplacé par les deux paragraphes suivants, qui l'explicitent mieux :

Les péchés : fautes, offenses ou dettes ?

Deux termes sont utilisés dans l'Évangile pour désigner les péchés.

Le plus fréquent est *rhtâheïn* : ce sont les manquements aux nombreux préceptes de la Torah, le non-respect des règles, la sortie de la droite ligne, les faux pas, les fautes... Le terme est plutôt issu du dialecte Judéen et il prend avec les pharisiens une dimension comptable, pointilleuse, qui sera critiquée par Jésus. C'est le terme utilisé dans le Notre Père en Luc (*Lc 11 : 4*). Il est traduit en latin par *peccata*, et en grec par *αμαρτια* (*amartia*). Ce sont les péchés dont on se lave dans le Jourdain lors du Bap-tême de Jean. Dans nos traductions habituelles, c'est alors le terme « péchés » qui est utilisé. Dans ce second collier de la *Karozouthâ* de Pierre et Jean, nous proposons de retrouver cette nuance « comptable » et juridique du contexte d'une controverse avec des pharisiens, en retenant le terme de **fautes**, avec tout ce que ça peut comporter de plus ou moins grave, mais dont on fait encore le décompte, en préparant sa confession.

L'autre terme, c'est *hawbeïn* (prononcer *haoubeïn*). Ce sont des péchés graves, des péchés contre le commandement d'aimer, même nos ennemis, d'un amour brûlant, *hawbâ*, à l'image de celui que Notre Seigneur a pour nous. Cela va de la rancœur à la haine recuite, du coup tordu à la cruauté délibérée, mais couvre aussi le désir de vengeance, petite au grande, qu'il provoque. C'est aussi ce que nous appelons nous « une salo-

perie ». Pour ceux qui sont disciples de Jésus, c'est quelque chose de tellement « moche » que les chaldéens d'aujourd'hui n'osent pas trop en parler et que le terme a plus ou moins disparu du langage courant pour ne plus être conservé que dans la liturgie.

C'est ce terme de péché contre l'amour qui est utilisé dans le *Notre Père* de Matthieu (*Mt 6 : 12*). Il est traduit en latin par *debita* et en grec par *ὀφειλήματα* (*ophilêimatha*), ce dernier terme correspondant à la trahison d'une promesse, à une dette, ou encore à une vengeance à tirer.

Si la traduction de *htaheïn* par « péchés » ou « fautes » convient bien, celle de *haoubeïn* par dettes dans le *Notre Père* de Matthieu, nous semble aujourd'hui vraiment trop loin du sens, en rendant la chose presque anodine par rapport aux péchés ou en donnant à ces péchés une dimension comptable, alors qu'ils sont des **offenses**, des péchés contre l'amour, en pensée ou en acte. C'est grave, car même si parfois, une simple rancœur peut nous paraître anodine, elle est déjà un germe de zizanie cette petite musique bien laide qui peut faire naître un jour la vengeance, une « mauvaise pensée » contre quelqu'un et même contre Dieu, car c'est la même chose. Ce sont bien ces péchés qui sont décrits dans *Mt 5 : 21-26* qu'il faut relire, et qui devraient nous dissuader de nous approcher de l'autel de l'Eucharistie sans avoir demandé d'abord la Miséricorde sacramentelle (*Mt 5 : 23-24*).

Une question subsiste : pourquoi le traducteur latin du 1^{er} siècle a-t-il utilisé en cette matière grave, le terme de « dettes », qui nous paraît si anodin aujourd'hui ? Peut-être, n'ayant pas d'autre mot à disposition, voulait-il faire l'écho de la conclusion en *Mt 5 : 26*, qui doit nous faire sentir analogiquement toute la gravité de la chose : « *Amen, je te le dis : tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier sou.* »... Malheureusement ce n'est une histoire de sous qu'en analogie... *Donc, lorsque tu vas présenter ton offrande à l'autel, si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande, là, devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et ensuite viens présenter ton offrande.* (*Mt 5 : 23-24*)

Disons comme les chaldéens, dans leur *Notre Père* liturgique : « *Ne retenez ni nos offenses, ni nos fautes* ».

Des scribes et des pharisiens qui sont là pour juger

Les scribes et les pharisiens sont assis : ils sont en position de juge.

Les « scribes » sont en fait des *sâpré*, des assistants de juges dont la mission est d'abord de retrouver dans les rouleaux de la Torah les citations exactes recherchées par le juge pour construire son raisonnement juridique. Et des pharisiens sont là car eux ont la capacité et le goût de construire de tels raisonnements. Et ils commencent à bâtir une accusation dans leur cœur, ici déformé par l'habitude de raisonnements compliqués et souvent tordus. « *L'homme bon du bon fond de son cœur tire de bonnes choses et l'homme mauvais du mauvais fond de son cœur tire de mauvaises choses* ». (Lc 6 : 45)

Nous sommes en pleine anthropologie orientale : le cœur c'est la conscience et le mouvement du fond de la personne. En voyant l'échange de regard entre Jésus et le paralytique, le cœur des pharisiens a peut-être été touché, réveillant un sens spirituel étouffé.

Mais en prononçant le mot « *blasphème* », ils sont bien vite revenus à la raison raisonnante, qui juge et qui enferme. La traduction n'a pu rendre tout à fait le mépris de la phrase en araméen : « *Quoi ! Celui dit un blasphème...* ». La question qu'ils se posent est : « Qui est-il » pour « se prendre pour Dieu » ? La réponse est simple : Il **est** Dieu ! Car seul Dieu peut remettre les « dettes » du péché qui sont toujours une offense faite à Dieu. Ils ont raison en ce qu'un homme ne peut « se faire Dieu », et s'il y prétend, c'est un sacrilège insupportable, mais ils n'ont pas vu qu'il est possible à Dieu de se faire homme, même si c'est inconcevable pour l'homme.

Jésus reprendra le mot « *cœur* ». Veut-il les ramener à un premier mouvement qui aurait été bon ? Jésus revient en fait à la question « de quel esprit êtes-vous inspirés ? » dans la perle des Samaritains inhospitaliers en Luc (cf. *l'Évangile de la Miséricorde* p. 179 sqq., notes 16 et 17).

L'importance de la position des « acteurs » dans la narration de la scène

... inchangé...